

LÉGENDE PATRIOTIQUE

ACHILLE KIRWAN

Dieu venait de tirer la terre du néant ;
Il se reposait, las de ce travail géant ;
Les anges l'entouraient, se voilant de leur robe.
Or Dieu leur dit : " Prenez les rognures du globe,
Et de tous ces débris rassemblés par vos mains
Faites des nations qui peuplent ces chemins !

L'un d'eux au même instant trouve un sac de voyage ;
Il y met des bruyards, des rapenors, un nuage ;
Un lingot d'or qu'il cache en un bloc de charbon ;
Un voile, une rame, un sabot d'étalon ;
Puis, avisant d'en haut une île de la terre,
Il y jette le tout et dit : C'est l'Angleterre.

Dans une peau de bouc, presque pleine de vent,
Un autre met d'abord, péle-mêle, en rêvant,
Un éventail d'ivoire, un pépin de grenade,
Les cornes d'un taureau, la robe d'un alcade,
Un soulier de satin, un manteau de velours,
Une échelle de soie, escalier des amours ;
Puis, quand l'outre est gonflée à se croire montagne,
Il la lance à la terre, en disant : C'est l'Espagne.

Un troisième prend un masque d'arlequin,
Du marbre, des couleurs, des pinceaux, un burin ;
Un poignard, une croix, un soupir de poète ;
Des laves de volcan, un gosier de fauvette,
Un ail de signora, plus agaçant que pur,
Un canon d'escopette, un coin de ciel d'azur.
Il en forme un faisceau qu'avec grand soin il lie,
Et, le laissant tomber, il dit : C'est l'Italie.

Le Seigneur attendait ; alors un Séraphin
Prit un cœur de lion, un glaive d'acier fin,
Le soc d'une charrue, un aiguillon, un livre,
Un rire qui peut-être une larme va suivre,
Le baiser d'une femme, un rayon de soleil,
Une rose des cieux, un grain de blé vermeil,
Les feuilles d'un laurier, un raisin de vendange
Et la corde d'argent à la lyre d'un ange.

Puis attachant le tout avec une faveur
Il s'incline en disant : " Bon et puissant Seigneur,
Je sais bien, hélas ! que mon œuvre est incomplète,
Je vous prie à genoux de la rendre parfaite ;
Il ne fuit qu'une chose... un sourire de Dieu ! "

Dieu sourit... Son sourire éclaira le saint lieu,
Le Séraphin, ému de tant de bienveillance
Ouvrit sa main féconde et dit : Voilà la France.

Quelques instants plus tard un Archange brillant
Parcourait la planète où l'astre vigilant
Darde ses chauds rayons. La sublime Espérance
Épanouit son âme à l'aspect de la France.
Il lui dit : " Donne-moi de ton cœur de lion
Le courage viril, de ton ciel un rayon,
De tes blés l'épi d'or ; afin qu'une guirlande
Couronne l'idéal chef-d'œuvre de la lande."

Aux dons français, il joint : un traîneau, des patins,
Un blanc flocon de neige à reflets argentins,
Une tige d'érable avec sa sève blonde,
Un filet, un canot qui voguera sur l'onde,
Et détache gaiement deux fibres de son cœur
Pour cette nation qu'il convie au bonheur.

Reprenant son essor vers la Cité Seveine
Il demande un des fils du voile de sa Reine.
La douce Vierge dit : " Prends ces étoiles d'or
Dans l'écrin de mon fils, joins-les à ton trésor."
L'archange radieux, tout aussitôt s'écrie :
Voici le Canada protégé par Marie !

Fauville

Mai 1899.

CHRONIQUE

C'était, le vingt-quatre mai dernier, jour de grande fête à la jolie et pittoresque bourgade des sauvages Hurons de Lorette (près Québec.) Leur chef et sa digne épouse, M. et Mme GrosLouis, comptaient déjà cinquante neiges depuis leur mariage !

Coups de canon et notes joyeuses des fanfares, réveillant les échos d'alentour, annonçaient dès l'aurore le grand événement ; tandis que dans la chapelle indienne, toute décorée pour la circonstance, montaient vers le ciel les chants d'une messe d'actions

de grâces, à laquelle assistaient en costumes d'autrefois, les héros du jour entourés de leurs parents, de leurs alliés et de leurs amis.

Un banquet somptueux (à la sagamite) conviait au coup de midi les vieux époux. Figuraient à ce banquet les notabilités de l'endroit et des environs, qui portèrent force santés aux titulaires, à la Reine, à la France et au Canada.

Pour que tout fût couleur locale et pour que l'illusion parût plus complète parmi les invités, des danses indiennes séculaires furent organisées, où jeunes et vieux rivalisèrent de grâce, d'adresse et de souplesse, et qu'excitaient les cris stridents en langue sauvage, poussés par les danseurs, mêlés aux applaudissements de la foule des spectateurs faisant cercle autour d'eux.

Les plus beaux jours ont leur déclin, mais celui-là n'en eût pas.

Le soir, venu trop vite, à la tombée de la nuit, comme couronnement de la journée mémorable, on fit partir un feu d'artifice grandiose, aux innombrables fusées multicolores qui montaient et éclataient dans le ciel noir, rappelant dans leur effet magique, ces temps primitifs où les jongleurs rigides, terrifiants ministres du Grand Manitou, interprétaient les courses prophétiques des feux-follets de l'espace !

Quel repos pour l'esprit et le cœur que ces réjouissances publiques à la fois simples et enthousiastes, des descendants de ces premiers et fidèles alliés des Français, en l'honneur de leur chef, réjouissances coïncidant avec la fête de la reine Victoria leur souveraine comme la nôtre. Cette apothéose de l'union bénie et rendue plus étroite avec l'âge, de deux êtres d'une autre race, pour tout homme qui voit et qui pense, c'était un retour vers ce passé de coutumes et de mœurs sauvages, sur lequel la civilisation d'aujourd'hui jette un voile en détournant les yeux. Dites-moi : ce souvenir évocatoire de la belle et riche nature des forêts vierges, des grandes lacs et des rivières du Nouveau-Monde, telle qu'elle était lors de la découverte par Christophe Colomb, ne renferme-t-il pas une poésie, un charme indéfinissable de jeunesse, de vigueur, de sève, de tranquille et de neuf, qui repose des tendances ultra-matérialistes au nom du progrès fin de siècle ?

Des tableaux animés ont, d'une manière heureuse, représenté la surprise, l'étonnement, la fuite, la capitulation de l'Indien devant les armes, les ressources, les engins de l'industrie et de la guerre, l'ascendant moral des blancs ; quand ils nous montrent ce fils de la nature, jusque là son seul seigneur, son seul maître, dans son canot d'écorce, cessant de canoter, à la vue d'un paquebot ou (steamer), ce monstre marin nouveau genre, qui vient troubler de sa masse noire, de son épaisse fumée, de ses coups de sifflet aigus, la solitude de son domaine jusque là incontesté des eaux et des bois !

Pour nous, Canadiens-français, outre cet acte de la conquête du monde civilisé sur le nouveau, dont l'Amérique du Nord et nos Laurentides furent témoins, nous trouvons une grande leçon de foi, d'énergie et patriotisme. En effet : un regard en arrière vers les premiers temps de la colonie, redit toute une épopée glorieuse de notre histoire, dans les luttes incessantes que soutinrent un Champlain, un Montmorency Laval, un Frontenac, dont l'ingénieux esprit civilisateur sut faire des tribus sauvages des amis et apôtres de leur haute et sublime mission de pacificateurs et régénérateurs des peuples, au nom du roi de France. Continuateurs de cette grande œuvre parmi nous, aux beaux jours comme aux mauvais, n'oublions jamais comme gage de notre éternelle reconnaissance ce que coûtèrent de labeurs, de courage et de sacrifices héroïques chez nos devanciers, nos aïeux, ces " quelques arpents de neige," qui ont nom le Canada.

Québec, mai 1899.

MANITOU.

Il en est de la neige comme du cœur de la femme : à peine tombée, elle devient tout de suite de la fange. — G. de CHERVILLE.

JOURS HEUREUX

A Liane.

Maintenant que j'ai déjà parcouru les premiers sentiers de la vie, j'aime à m'arrêter un instant pour contempler ce passé si rapidement envolé. C'est avec un ineffable bonheur que je me rappelle les jours heureux, le ciel de ma jeunesse. Parmi ces jours bénis dont le souvenir est à jamais gravé au plus intime de mon cœur, deux surtout me sont particulièrement chers.

Tout d'abord vient celui de ma première communion. J'avais dix ans, à peine, quand, pour la première fois, je pris part au banquet eucharistique. Depuis lors, chaque semaine m'a vue fidèle à l'appel divin, mais je le déclare : jamais mon âme n'a goûté tant de délices qu'à cet instant solennel où Jésus vint en moi pour la première fois.

Le second jour qui a irradié le printemps de ma vie, fut celui où j'entendis la première messe d'un nouvel ordonné.

C'était par une matinée de printemps ; le soleil apparaissait déjà à l'horizon ; les oiseaux s'éveillaient peu à peu et le frais zéphyr balançait mollement le feuillage avec un doux murmure. L'air pur que l'on respirait, frais et suave, était imprégné de l'arôme de plantes tendres et délicates, qui confient seulement aux brises amoureuses de la nuit les trésors de leur parfums.

Une morne tristesse envahissait tout mon être. J'errais par les rues, lorsque l'instinct religieux me conduisit vers le temple où se pressait déjà une foule nombreuse.

J'appris avec joie qu'un enfant de la paroisse, ordonné de la veille, allait, ce matin là, monter à l'autel pour la première fois. J'entrai dans la demeure de Dieu et m'agenouillai derrière une colonne, plus triste que jamais. J'étais triste !... ah ! c'est que de chagrin, de remords, mon âme était remplie. Une voix intérieure me disait que j'allais pleurer et je voulais que Dieu seul fut témoin de ces larmes.

La porte du chœur s'ouvrit lentement et au milieu d'un silence solennel, apparut un jeune prêtre, revêtu des ornements sacerdotaux et accompagné du vénérable curé de la paroisse. Du premier coup d'œil je le reconnus. C'était Roger ! C'était l'ami de ma Jeanne bien-aimée. Roger ! Jeanne ! Pour la première fois ils se virent sur les bancs de l'école, alors qu'ils n'étaient qu'enfants. Dès lors, une affinité mystérieuse les unit. Ils étaient dignes l'un de l'autre : tous deux avaient le cœur pur, noble et généreux.

Jeanne aimait le compagnon de sa jeunesse d'un de ces amours ardents, exclusifs, qu'ici-bas il n'est pas donné à tous de connaître. Roger affectionnait de toute son âme cette blonde petite Jeanne à l'expression singulièrement rêveuse et passionnée. Jeanne savait toute l'affection que Roger lui portait ; aussi comme elles furent pénibles les luttes qu'elle soutint pendant longtemps contre la voix intérieure, qui tout bas l'appelait à la vie religieuse.

Mais enfin la foi triompha de son cœur, et ce fut avec générosité qu'elle prononça son *fiat*. Elle-même apprit à l'ami de son enfance son héroïque décision.

Le cœur du jeune homme fut broyé de douleur. Il ne pouvait se faire à l'idée que sa Jeanne bien-aimée ne serait plus là, qu'elle allait le quitter pour embrasser l'austère vie religieuse.

Jeanne, sœur de Charité ! ces paroles revenaient sans cesse à son esprit et remplissaient son âme d'une tristesse infinie.

Hélas ! le jour des adieux parut bientôt. Jeanne, avec son sourire habituel, empreint cette fois de mélancolie, embrassa avec effusion ses parents chéris et me pressa sur son cœur.

Je ne puis oublier cet instant solennel...

J'aimais Jeanne plus que moi-même. et quand vint l'heure du départ, le courage m'abandonna et j'éclatai en sanglots. Elle, toujours oublieuse de soi, me consola avec tendresse et me donna un dernier baiser. Je quittai cette compagne adorée, l'âme en proie à la plus vive douleur. Jamais, depuis, je n'ai eu le bonheur de la revoir ; mais je sens que son souvenir vivra tou-